

## AVANT-PROPOS

*« En vérité, l'Allemagne continue à me valoir — comme du temps de mon enfance, de ma jeunesse, de mon âge mûr — des tristesses et des joies, des blessures et des fleurs, des pertes irréparables et des richesses immenses. »*

Michel TOURNIER, *Le bonheur en Allemagne*<sup>1</sup> ?

Hasard du calendrier ou cyclicité de l'histoire, l'Allemagne semble, en ce début d'année 2006, devoir occuper une place de choix au sein de l'actualité. Qu'il s'agisse de l'élection d'Angela Merkel, première femme chancelière de l'histoire allemande, à l'automne 2005, de l'*aggiornamento* des relations entre Paris et Berlin que cela ne peut manquer d'entraîner, des réjouissances de l'année Mozart ou Freud qui battent leur plein ou, plus prosaïquement, de la Coupe du Monde de football, dont le coup d'envoi, le 9 juin 2006, dirigera inévitablement les regards de millions de téléspectateurs, supporteurs ou non, vers notre « grand voisin », l'Allemagne est sur toutes les lèvres, affichant plus que jamais sa présence dans tous les médias.

Or, c'est un fait acquis, l'Allemagne, spontanément, ne fait guère recette. Il semble bien révolu, l'âge où l'ont vantait à l'envi les mérites de la réconciliation franco-allemande, où les couples de Gaulle/Adenauer, Giscard d'Estaing/Schmidt ou Mitterrand/Kohl passaient pour être un élément « moteur » de la construction européenne. Disons-le franchement, les rapports franco-allemands semblent connaître une certaine routine, fille de la normalisation, sans doute, mais où l'attrait du pays voisin n'est peut-être plus aussi vif que par le passé. La France et l'Allemagne pourraient paraître vivre à la manière de ces vieux amants pour qui, comme le dit la chanson, vivre en paix serait « le pire piège ».

C'est la raison pour laquelle, refusant misérabilisme et passivité, il nous semble urgent de susciter une curiosité nouvelle, de tenter de

---

1. Paris, Maren Sell éditeurs, 2004, p. 30.

renouveler le regard, de faire redécouvrir, peut-être tout simplement découvrir, l'extraordinaire richesse d'un pays qu'on croit trop bien connaître, en tout état de cause de stimuler, modestement, la réflexion sur notre perception des liens qui nous unissent à l'Allemagne plus de quarante ans après la signature du traité de l'Élysée, de chercher à raviver l'intérêt pour notre voisin d'outre-Rhin, qui souvent pâtit d'une réputation, ô combien injuste, de grisaille, pour ne pas dire d'ennui, en soulignant l'extrême pluralité des manières d'aborder notre sujet.

À travers une grande variété d'articles, de réflexions, regards croisés et témoignages, fameux ou anonymes, le présent numéro d'*Atala*, publication d'un lycée attaché s'il en est à l'Allemagne, s'efforce de proposer au lecteur un petit échantillon, non représentatif, de l'étendue et de la diversité des approches dans le domaine des sciences humaines.

Mais à la grande mosaïque des spécialités universitaires, il nous a semblé indispensable, ne serait-ce que pour nous affranchir des stéréotypes et souligner que les relations entre nos deux pays ne sauraient être l'apanage des dirigeants politiques, d'intégrer également tous ceux qui, au quotidien, œuvrent humblement à la médiation, au passage entre nos deux cultures, qu'ils soient chercheurs, enseignants, élèves, interprètes, journalistes ou traducteurs...

De la littérature à l'histoire, en passant par la civilisation et les sciences politiques, toutes les contributions de ce numéro ont en commun la passion de l'Allemagne. Et ce n'est peut-être pas l'un des moindres mérites de la revue que de faire naître un vaste kaléidoscope des approches possibles et de permettre, par un jeu de miroirs, une combinaison des éclairages.

Au gré de ses lectures, on pourra ainsi, selon ses centres d'intérêts, jeter des ponts entre des approches, *a priori* différentes, et voir naître, comme à travers autant de prismes, des figures que le lecteur pourra agencer selon sa fantaisie, pour se construire petit à petit une image cohérente d'un discours sur l'Allemagne et les relations franco-allemandes. Une chose est sûre : si certains des aspects évoqués ici pouvaient surprendre le lecteur et l'inciter à poursuivre, nous aurions, au moins partiellement, touché au but.

Dans une manière de billet de circonstance, lié aux événements politiques récents, et malgré les vicissitudes de la construction européenne, Alfred Grosser ne manifeste d'ailleurs aucun découragement : il souligne le rôle essentiel joué par Robert Schuman (1886-1963) dans le « travail créateur franco-allemand » et attire l'attention sur les dangers d'un contrôle trop strict exercé par le pouvoir politique sur les instruments et les organismes qui ont fait leur preuve. Car pour être aujourd'hui l'un

des éminents analystes de la vie politique franco-allemande, Alfred Grosser n'en a pas moins été l'artisan de tout premier plan de cette médiation qui voulait renouveler les échanges avec l'Allemagne.

Hélène Miard-Delacroix, qui évoque le rôle actif d'Alfred Grosser, mais aussi celui du germaniste et historien Joseph Rovin (1918-2004), utilise du reste à leur sujet la belle expression d'« agitateur d'idées », sans la volonté desquels la mise en place de structures d'échange, dès l'immédiat après-guerre, n'aurait pas été possible. Car il est vrai que les années 1950 et 1960 ont contribué, de manière décisive, à tisser les liens qui uniront nos deux pays, dont les modes de vie se révèlent, à l'époque déjà, de plus en plus similaires.

Les similitudes croissantes des sociétés et des modes de vie n'impliquent heureusement pas une uniformisation totale. L'un des objectifs de la recherche universitaire, en littérature comme en histoire, n'est-il pas, précisément, de mieux définir son objet dans sa singularité et, par là, de balayer les poncifs qui obscurcissent les débats ?

Mathieu Olivier, pour l'histoire, et Michel Fève, pour la littérature comparée, montrent bien, l'un et l'autre, tout en démontant les mécanismes, à quel point les stéréotypes peuvent avoir la vie dure. Mathieu Olivier souligne le peu d'intérêt de l'historiographie française pour l'Ordre des Chevaliers Teutoniques avant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ; il montre également comment cette histoire peut être réinterprétée au gré des soubresauts des rapports franco-allemands. Michel Fève, dans un clin d'œil à l'année Jules Verne qui s'achève, éclaire, quant à lui, la part d'irrationalité dans laquelle baignent les représentations de l'Allemagne véhiculées par les héros du *Voyage au centre de la terre* et des *Cinq cents millions de la bégum*.

Plus près de nous, l'effort d'objectivité indispensable pour appréhender la réalité du partenaire commence par l'aptitude à balayer devant sa porte et à considérer, d'un regard critique, certaines pages, tragiques, de l'histoire de France : la façon dont Siegfried Kracauer (1889-1966), comme beaucoup d'émigrés allemands, a été accueilli dans notre pays à la veille de la Seconde Guerre mondiale laisse beaucoup à désirer. On imagine fort bien les tracasseries auxquelles il a pu être confronté à Marseille en relisant le roman d'Anna Seghers *Transit* (1944), où elle évoque le sort de tous ces exilés en attente d'un hypothétique départ vers la liberté. Ceci étant, Olivier Agard montre bien que la forme de marginalité liée à l'exil était, d'une certaine manière, en accord avec l'univers intellectuel de Kracauer.

S'il est arrivé que la France ne se montre pas à la hauteur de sa réputation de terre d'asile, elle a, en revanche, joué, dans le cas de Günter Grass,

un rôle majeur pour son devenir littéraire. Comme le montre Thomas Serrier, qui inventorie les apports français que l'on peut déceler dans l'œuvre du romancier et étudie la façon dont les lecteurs français ont interprété son œuvre, Grass n'aurait sans doute pas pu écrire son célèbre *Tambour* (1959), s'il n'avait pris, à Paris, du recul par rapport à l'histoire et à la société allemande.

Rapprochement inattendu avec l'article de Mathieu Olivier : Thomas Serrier souligne le « versant centre-européen » (polonais) de l'œuvre de Grass, tout comme Mathieu Olivier montre l'influence exercée par les historiens d'origine polonaise sur l'historiographie française. Clin d'œil s'il en est à l'actualité, où l'on a pu, tout récemment, voir Angela Merkel hésiter entre la Pologne et la France au moment d'effectuer sa première visite officielle à l'étranger.

Une fois encore, et c'est bien ce que laisse entendre Alfred Grosser, le « travail franco-allemand » n'est pas l'apanage de chercheurs ou de dirigeants politiques, si bien intentionnés soient-ils : il est aussi le fait d'« artisans », de « passeurs », enseignants, traducteurs et interprètes, journalistes, qui, au quotidien, ne renâclent pas à mettre la main à la pâte pour « poursuivre la tâche », et œuvrer au rapprochement des individus par-delà les frontières.

À travers un tableau contemporain des relations entre nos deux pays dans le domaine du journalisme et des médias, Dominique Vogel revient sur les efforts mis en œuvre pour construire une relation durable, concrète, qui transcende et vienne enrichir le cadre purement institutionnel, déjà existant. De nouvelles formes de coopération apparaissent, de nouveaux liens se tissent à travers une conception renouvelée du journalisme, dans laquelle le simple citoyen a autant son mot à dire que le spécialiste patenté.

Il s'agit peut-être là d'un progrès, qui dépasse largement l'aspect souvent trop protocolaire des rapports franco-allemands, que les grands médias ont tendance à monter en épingle. Les relations entre Français et Allemands, individuellement, auraient-elles été durablement affectées si Angela Merkel, la nouvelle chancelière fédérale, avait réservé à un autre pays que la France les honneurs de sa première visite ? Si le cadre institutionnel est condition préalable à la bonne santé des rapports entre nos peuples, il ne saurait se substituer à la vitalité des échanges individuels et à la qualité de la formation scolaire.

Quoi de plus important que de former, comme il se doit, de bons traducteurs et de bons interprètes ? Gisela Wilhelm-Türk, forte de sa longue expérience à l'université de Sarrebruck, dresse un état des lieux très complet de la formation des traducteurs et interprètes en Allemagne,

esquissant non seulement le profil souhaitable du candidat, mais brochant également un tableau exhaustif des lieux de formation en fonction des niveaux souhaités. Il est, à cet égard, regrettable de constater que la pénurie de moyens touche particulièrement cette filière qui devrait être au centre des préoccupations franco-allemandes. Ne se prive-t-on pas ainsi des meilleurs éléments, véritables chevilles ouvrières du passage entre nos deux cultures ?

La communication interculturelle entre la France et l'Allemagne ne saurait se passer de la formation, à l'école, de nombreux jeunes germanistes en France et romanistes en Allemagne. On ne peut que déplorer la désaffection qui touche l'allemand. Cependant plutôt que d'accuser ou de pleurer sur son sort, il nous a paru plus fécond de demander à Jean-François Pasturel, IA-IPR de l'académie de Rennes en allemand, de dresser un état des lieux sans complaisance mettant en évidence, sans angélisme aucun, quelques voies susceptibles de susciter l'espoir.

Parmi ces voies, il en est une, suffisamment ancienne (1985) pour avoir fait ses preuves, mais assez rare encore pour mériter qu'on en favorise le développement et l'introduction systématique dans toutes les académies et tous les *Länder* : il s'agit de la filière Abi-Bac, double certification de fin d'études secondaires, reconnue conjointement par les deux pays, dont le lycée Chateaubriand est l'un des dignes ambassadeurs.

Cela fait maintenant plusieurs années que Jörg Hoffmann, responsable à Düsseldorf au ministère de l'Éducation de Rhénanie-Westphalie, fait le voyage jusqu'à Rennes pour siéger au jury de l'*Abitur* et remettre aux jeunes lycéens de Chateaubriand leur diplôme allemand, chèrement acquis, au prix d'efforts qui appellent le respect.

À la lecture du témoignage de Jörg Hoffmann ainsi que de celui de Dorothea Lohmann, professeur dans cette section franco-allemande depuis plus de dix ans, on pourra se convaincre de l'importance qu'ils attachent à leur mission : outre l'aspect linguistique, c'est de véritable ouverture culturelle, d'ouverture à l'autre qu'il est question.

Quelques témoignages d'élèves illustrent et complètent ce que les contributions des aînés pourraient avoir de trop théorique ou de trop idéalisé : il en ressort beaucoup d'enthousiasme, une grande attente, un certain réalisme aussi. Ces élèves représentent l'avenir.

Pour conclure notre tour d'horizon, nous avons enfin souhaité publier deux articles qui, chacun à sa manière, illustrent les deux facettes de notre propos.

Walter Schlame, professeur d'histoire et de français au lycée de Rinteln (Basse-Saxe), exprime d'abord le point de vue de l'artisan-passeur qui a travaillé, sa vie durant, aux échanges scolaires. Afin de ne pas déborder

le cadre défini, nous avons extrait de son témoignage la partie principale, consacrée aux échanges entre le lycée de Rinteln et différents établissements francophones. Mais il va de soi que tous les autres échanges qu'il a mis sur pied (avec Gera en Thuringe, Sławno en Pologne ou Upplands Väsby en Suède) auraient mérité d'être évoqués. Le regard porté, trente ans après, sur une vie dévouée à la cause nous a paru juste et piquant.

Hubert Amft illustre, pour sa part, le point de vue d'un universitaire et brosse la chronique vivante des liens privilégiés que la ville de Weimar a entretenus avec notre « Grande Nation », la France cultivée des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Il laisse entendre que la véritable coupure dans les relations culturelles entre Weimar et la France n'est intervenue qu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, pour ne reprendre que progressivement à partir de 1945 et connaître une véritable ouverture à l'Europe après la réunification allemande.

Soucieux de faire sinon la part belle, du moins une petite place à la langue de Goethe ou de Heine et de témoigner un peu de courtoisie envers nos partenaires, collègues et amis germanophones (ou pour citer Kurt Tucholsky [1890-1935] : « Fremde Sprachen sind schön, wenn man sie nicht versteht<sup>2</sup>. »), nous avons délibérément choisi de ne pas traduire le texte original, tant il peut être bon, parfois, de flâner dans un univers étranger, pourvu que, dans la majorité des cas, les guides que sont les passeurs nous aient permis de nous y orienter.

Mais laissons, en guise de lecture apéritive, parler la voix éloquente du cœur, le premier chapitre d'un récit de Roger Fournier, professeur d'allemand au lycée Chateaubriand jusqu'en 2005, intitulé *La Statue du Général*, qui en jetant un pont entre Fougères et Königsberg, invite à « ne jamais éviter les rencontres dès qu'elles se présentent à vous ».

Michel CALLOU et Richard LE ROUX

*Michel Callou et Richard Le Roux sont professeurs d'allemand au lycée Chateaubriand de Rennes.*

2. Cité d'après Peter Panter (*alias* Kurt Tucholsky), Yousana – wo – bi – räbidäbi – dé? (1928), in *Sprache ist eine Waffe*. Sprachglossen, Rororo, Hambourg, 1989.